



Über dieses Buch

Dies ist ein digitales Exemplar eines Buches, das seit Generationen in den Regalen der Bibliotheken aufbewahrt wurde, bevor es von Google im Rahmen eines Projekts, mit dem die Bücher dieser Welt online verfügbar gemacht werden sollen, sorgfältig gescannt wurde.

Das Buch hat das Urheberrecht überdauert und kann nun öffentlich zugänglich gemacht werden. Ein öffentlich zugängliches Buch ist ein Buch, das niemals Urheberrechten unterlag oder bei dem die Schutzfrist des Urheberrechts abgelaufen ist. Ob ein Buch öffentlich zugänglich ist, kann von Land zu Land unterschiedlich sein. Öffentlich zugängliche Bücher sind unser Tor zur Vergangenheit und stellen ein geschichtliches, kulturelles und wissenschaftliches Vermögen dar, das häufig nur schwierig zu entdecken ist.

Gebrauchsspuren, Anmerkungen und andere Randbemerkungen, die im Originalband enthalten sind, finden sich auch in dieser Datei – eine Erinnerung an die lange Reise, die das Buch vom Verleger zu einer Bibliothek und weiter zu Ihnen hinter sich gebracht hat.

Nutzungsrichtlinien

Google ist stolz, mit Bibliotheken in partnerschaftlicher Zusammenarbeit öffentlich zugängliches Material zu digitalisieren und einer breiten Masse zugänglich zu machen. Öffentlich zugängliche Bücher gehören der Öffentlichkeit, und wir sind nur ihre Hüter. Nichtsdestotrotz ist diese Arbeit kostspielig. Um diese Ressource weiterhin zur Verfügung stellen zu können, haben wir Schritte unternommen, um den Missbrauch durch kommerzielle Parteien zu verhindern. Dazu gehören technische Einschränkungen für automatisierte Abfragen.

Wir bitten Sie um Einhaltung folgender Richtlinien:

- + *Nutzung der Dateien zu nichtkommerziellen Zwecken* Wir haben Google Buchsuche für Endanwender konzipiert und möchten, dass Sie diese Dateien nur für persönliche, nichtkommerzielle Zwecke verwenden.
- + *Keine automatisierten Abfragen* Senden Sie keine automatisierten Abfragen irgendwelcher Art an das Google-System. Wenn Sie Recherchen über maschinelle Übersetzung, optische Zeichenerkennung oder andere Bereiche durchführen, in denen der Zugang zu Text in großen Mengen nützlich ist, wenden Sie sich bitte an uns. Wir fördern die Nutzung des öffentlich zugänglichen Materials für diese Zwecke und können Ihnen unter Umständen helfen.
- + *Beibehaltung von Google-Markenelementen* Das "Wasserzeichen" von Google, das Sie in jeder Datei finden, ist wichtig zur Information über dieses Projekt und hilft den Anwendern weiteres Material über Google Buchsuche zu finden. Bitte entfernen Sie das Wasserzeichen nicht.
- + *Bewegen Sie sich innerhalb der Legalität* Unabhängig von Ihrem Verwendungszweck müssen Sie sich Ihrer Verantwortung bewusst sein, sicherzustellen, dass Ihre Nutzung legal ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass ein Buch, das nach unserem Dafürhalten für Nutzer in den USA öffentlich zugänglich ist, auch für Nutzer in anderen Ländern öffentlich zugänglich ist. Ob ein Buch noch dem Urheberrecht unterliegt, ist von Land zu Land verschieden. Wir können keine Beratung leisten, ob eine bestimmte Nutzung eines bestimmten Buches gesetzlich zulässig ist. Gehen Sie nicht davon aus, dass das Erscheinen eines Buchs in Google Buchsuche bedeutet, dass es in jeder Form und überall auf der Welt verwendet werden kann. Eine Urheberrechtsverletzung kann schwerwiegende Folgen haben.

Über Google Buchsuche

Das Ziel von Google besteht darin, die weltweiten Informationen zu organisieren und allgemein nutzbar und zugänglich zu machen. Google Buchsuche hilft Lesern dabei, die Bücher dieser Welt zu entdecken, und unterstützt Autoren und Verleger dabei, neue Zielgruppen zu erreichen. Den gesamten Buchtext können Sie im Internet unter <http://books.google.com> durchsuchen.

LENORE

Ballade

DE GODEFROY-AUGUSTE BÜRGER

NOUVELLE TRADUCTION FRANÇAISE

PAR

F. BONNET

PUBLIÉE A L'OCCASION DE LA SAINTE-ANNE

JOUR DE LA FÊTE

de Madame la Comtesse

ANNE GIUSTINIANI NÉE VENEZZE

26 juillet 1846



VENISE

IMPRIMERIE DE JOSEPH ANTONELLI





Madame,

***P**our célébrer le jour qui rappelle votre nom, jour de fête véritable pour tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher, et plus encore pour tous ceux qui ont le bonheur d'être comptés au nombre de vos serviteurs, nous avons désiré vous présenter un témoignage, bien faible, il est vrai, mais pourtant bien sincère, de notre dévoûment sans bornes, de notre fidélité à toute épreuve.*

Un Français de nos amis, auquel nous avons eu recours pour accomplir ce désir, qui était en même temps un devoir, nous a conseillés de publier le morceau de poésie que nous vous offrons humblement, et d'autant plus volontiers qu'il est écrit dans une

*langue qui ne vous est pas moins familière que votre
langue maternelle.*

*Tous nos vœux seront exaucés, Madame, si
vous daignez agréer notre petite offrande comme
une marque du profond respect, avec le quel nous
avons l'honneur d'être,*

Madame,

Vos très-humbles et très-zélés serviteurs

JOSEPH BIASUTTI - FRANÇOIS CHIARABBA.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR LE POÈTE ALLEMAND

G. - A. B U R G E R.

Godefroy-Auguste Bürger, poète allemand, est né le 1.^{er} janvier 1748, à Wolmerswende, village de la principauté de Halberstadt, où son père était pasteur luthérien.

Il montra dans son enfance peu de dispositions à l'étude ; la Bible et les Cantiques avaient seuls des attrait pour lui ; il les savait par cœur, et ses premiers essais de versification furent des imitations des Psaumes, qui, dans leur imperfection, annonçaient de la verve et une oreille juste.

C'est à cette première nourriture de son esprit qu'il faut attribuer les locutions *bibliques*, les allusions au christianisme, et le style, pour ainsi dire, d'église qu'on retrouve jusque dans ses

poésies érotiques. Il aimait la solitude, et s'abandonnait aux sentiments qu'inspirent les déserts et les sombres forêts.

De l'école d'Aschersleben, où demeurait son grand-père maternel, et qu'il quitta à la suite d'un châtement brutal qui lui avait été infligé pour une épigramme, il fut envoyé au Pédagogium de Halle; mais, ni dans l'une ni dans l'autre de ces institutions, ses progrès ne furent sensibles. Il ne montra de goût que pour les leçons de prosodie et de versification, qu'on donnait aux élèves du Pédagogium, et que partageait aussi son ami Gökingk, devenu célèbre dans la suite par des épîtres et des chansons.

En 1764, Bürger, destiné à la carrière ecclésiastique, commença à suivre les cours des professeurs de l'université. Klotz, savant humaniste, l'admit au nombre des jeunes gens, dont il se plaisait à cultiver les dispositions; mais cette société ne paraît pas avoir eu sur le caractère moral de Bürger une influence aussi heureuse que sur son talent. Sa conduite indisposa contre lui son grand-père Bauer, et ce fut avec peine qu'il obtint de lui de nouveaux secours, et, en 1768, la permission de se rendre à Göttingue, pour faire des études de droit, au lieu de celles de théologie. Ce changement ne le rendit pas appliqué; ses moeurs

se corrompirent, et son grand-père l'abandonna. Bürger fit des dettes, et sa position serait devenue tout-à-fait désespérée, sans l'appui de quelques amis.

Une réunion mémorable dans les annales de la littérature allemande venait de se former à Göttingue ; elle comptait parmi ses membres, Boje, Biester, Sprengel, Hölty, Miller, Voss, les deux comtes de Stolberg, Ch. - Fr. Cramer, Leisewitz, etc. Bürger y fut admis. Tous étaient versés dans la littérature grecque et romaine ; et cependant tous idolâtraient Shakspeare. Ce phénomène, qui ne peut s'expliquer ni par les préventions nationales, ni par l'ignorance des grands modèles, tient à l'ensemble du système et de l'organisation des peuples du Nord. Bürger fut (au choix des critiques des différentes écoles) ou le fruit ou la victime de l'enthousiasme qu'il partageait avec ses amis pour le tragique anglais.

Le *Recueil de vieilles Ballades*, principalement écossaises, publié dans ce temps par le docteur Percy, ne fit qu'accélérer sa marche dans la direction qu'il avait prise, et lui inspira quelques-unes des productions que ses concitoyens admirèrent le plus. M. Boje fut celui de ses amis qui exerça l'influence la plus marquée sur le choix et l'or-

donnance de ses compositions. Il lui apprit à faire difficilement des vers faciles, et c'est à ses conseils sévères que la période poétique de Bürger doit en grande partie cette correction, cette rondeur qui la caractérisent. Il lui dut aussi quelque adoucissement à sa position, qui fut très pénible jusqu' à l'an 1772. A la recommandation de M. Boje, les barons d' Usslar lui confièrent la place de bailli à Alvensleben, dans la principauté de Calenberg.

L' hiver suivant, des fragments d' un conte de revenants, qu' il entendit chanter à une paysanne au clair de la lune, enflammèrent son imagination, et sa *Lénore* parut, pour être incessamment répétée dans toutes les parties de l' Allemagne. Peu après l' impression de cette ballade, une circonstance vint lui inspirer plus de confiance encore dans son talent. Faisant un voyage dans son pays natal, il entendit un soir, dans la chambre à côté de celle où il couchait, le maître d' école lire à une assemblée de villageois réunis à l' auberge, la *Lénore*, qui venait de paraître, et cette lecture fut accueillie par les plus vifs applaudissements. Ce succès le flatta plus que les éloges de ses amis.

Vers ce temps, il épousa la fille d' un bailli hanovrien, appelé *Léonhart* ; mais cette union ne fut pour lui qu' une source d' amertume, une

malheureuse passion pour la sœur cadette de sa femme s'étant allumée dans son cœur. La perte d'une somme, dont son grand-père lui avait fait don, avait commencé ses embarras de fortune; l'entreprise de l'exploitation d'une grosse ferme qu'il ne sut pas régir, les accrut, et la démission de sa place qu'il fut obligé de donner en 1784, à la suite de soupçons, probablement mal fondés, élevés contre la fidélité de sa gestion, mit le comble à son infortune. Il avait, peu auparavant, perdu son excellente femme; et il n'est que trop constant que sa mort fut accélérée par le sentiment coupable que Bürger nourrissait dans son cœur.

Chargé de deux enfants, et réduit aux modiques honoraires de l'*Almanach des Muses* de Göttingue, dont il était éditeur depuis 1779, il se rendit dans cette ville pour y donner des leçons particulières, et dans l'espoir d'obtenir du gouvernement de Hanovre une chaire de professeur de belles-lettres; cinq ans après, ce titre lui fut conféré, mais sans traitement; et ce fut là toute la récompense publique qu'obtint, durant sa vie, un des auteurs favoris de sa nation, qui, très-jeune encore, avait joui d'une grande renommée.

A peine les cendres de sa femme étaient-elles froides, qu'il épousa cette Molly, que ses poésies

n'ont rendue que trop célèbre, et qui avait empoisonné l'existence de sa sœur ; mais il ne jouit pas long-temps du bonheur après lequel il avait tant soupiré : elle mourut en couches au commencement de 1786. Depuis ce moment, il ne fit que languir, et le feu de son génie parut s'éteindre avec celle qui l'avait si long-temps nourri. A peine eut-il, dans des intervalles de forces renaissantes, la faculté d'achever son *Cantique des cantiques*, espèce de dithyrambe, ou hymne nuptial, destiné à célébrer son union, et qui est un monstrueux mélange de passions frénétiques, d'idées religieuses, et de phrases ampoulées. Ce fut la dernière production de Bürger.

Ayant étudié la philosophie de Kant, il eut l'idée de s'en faire une ressource à Göttingue, où elle n'avait pas encore été enseignée ; il offrit de l'expliquer dans des cours, qui furent suivis par un grand nombre de jeunes gens. Le succès, la satisfaction que l'université lui témoigna pour deux cantates qu'il fit en 1787, à l'époque du jubilé quinquagénaire de cette illustre école, et sa nomination à la place de professeur extraordinaire, ranimèrent son courage.

La fortune paraissant lui sourire de nouveau, il forma le projet de se remarier, pour donner

une mère à ses enfants. Dans un des moments où cette idée l'occupait le plus, il reçut une lettre de Stuttgart, dans laquelle une jeune personne, dont le style annonçait un esprit cultivé, et les sentiments une ame élevée et sensible, après lui avoir peint avec enthousiasme l'impression que ses poésies avaient faite sur elle, lui offrait son cœur et sa main. Bürger ne parla d'abord de la chose qu'en plaisantant ; mais les informations qu'il prit sur le caractère, la fortune et l'extérieur de son correspondant, ayant enflammé son imagination, il fit le voyage de Stuttgart, et en ramena une femme qui empoisonna et déshonora le reste de ses jours. En moins de trois ans, il se vit dans la nécessité de s'en séparer par le divorce, et l'épuisement de sa santé se joignit à un dénûment absolu.

Enfermé dans une petite chambre, le poète favori de l'Allemagne consuma les restes de ses forces en traductions commandées par quelques libraires étrangers ; mais la maladie et la douleur lui ôtèrent bientôt jusqu'à cette ressource, et il serait mort dans la plus affreuse indigence, si le gouvernement de Hanovre n'eût versé sur lui quelques bienfaits. Il mourut le 8 juin 1794, d'une maladie de poitrine, dont il avait constamment méconnu le danger.

Bürger n'est remarquable que comme poète lyrique. Il s'est essayé dans tous les genres qui appartiennent à cette branche des productions du génie ; mais il n'a éminemment réussi que dans la chanson et la romance. Nous pensons qu'on caractérisera assez bien son talent, en disant que son imagination est plus fraîche que riche, qu'il a plus de sensibilité que d'élevation, plus de naïveté et de bonhomie que de délicatesse et de goût. Son style brille par la clarté, l'énergie et une élégance qui tient plutôt au travail qu'à une grâce naturelle : il a, en un mot, toutes les qualités qui plaisent au grand nombre.

N'accordant le titre de poètes qu'à ceux dont les chants étaient propres à devenir populaires, il s'accoutuma d'assez bonne heure à rejeter tout ce qui ne lui paraissait pas intelligible et intéressant pour toutes les classes de lecteurs. Toujours clair et énergique, il n'est jamais ni bas, ni trivial, et si, dans le choix des détails, on désire quelquefois plus de goût et de délicatesse, ses sentiments sont constamment nobles, et le but moral du plus grand nombre de ses poèmes tout-à-fait irréprochable. Quelques-uns respirent la piété et l'amour de la vertu la plus pure. Wieland a dit (*Mercur allemand*, de 1778, vol. III, p. 95),

qu' en composant sa chanson intitulée : *Mæn-nerkeuschheit* (la Chasteté de l' homme), Bürger avait mieux mérité de la génération naissante et des générations futures de sa nation, que s' il avait écrit le plus beau des traités de morale. Ce morceau a été inséré dans la plupart des recueils d' hymnes à l' usage de la communion luthérienne

.

Ici M. Stapfer, le biographe de Bürger, de qui nous avons emprunté les détails qui précèdent, ajoute une notice sur les ouvrages du poète et sur les éditions qui en ont été faites. Nous nous bornerons à reproduire ce qu' il dit au sujet de la ballade dont nous publions la nouvelle traduction française. Voici ses paroles :

« Lénore appartient au genre, que Bürger lui-même a appelé *epico-lyrique* ; le fonds en est emprunté d' une tradition populaire, dont on retrouve les traces dans différentes contrées du Nord. La *Lénore* a été traduite en danois, en 1788 ; six fois en anglais, par MM. Stanley, Pye, Spencer, etc., et de l' anglais en français par S. - Ad. de la Madelaine, en 1811. La traduction de M. Spencer est accompagnée de gravures d' après les dessins de lady Diana Beauclerc. Deux compositeurs alle-

mands l'ont mise en musique. Bürger a paru très-mecontent du grand succès de cette production de sa jeunesse. Il lui préférerait un grand nombre de ses poèmes, et était le premier à blâmer l'abus puéril des onomatopées qu'il s'y était permises. »

Quant à la nouvelle traduction de M. F. Bonnet, voilà les quelques mots, dont l'a accompagnée le rédacteur du journal de l'Allemagne, où elle a paru pour la première fois :

« On nous a communiqué la traduction suivante d'une ballade allemande des plus populaires. Qui aurait cru que la manière essentiellement nationale, que le charme, la naïveté et la simplicité de la *Lénore* de Bürger pussent-être reproduits par le traducteur dans une autre langue, et surtout dans une langue où l'esprit prédomine sur la grâce lyrique ? C'est cependant ce qu'a fait avec beaucoup de succès M. F. Bonnet. »

Et maintenant un dernier mot. Qu'on ne suppose pas que nous nous soyons décidés à publier cette ballade dans une langue beaucoup plus répandue que celle de l'auteur, à fin de rendre nous-même, ou de faire rendre par ceux qui la liront,

un hommage à ce genre de poésie, qu'on pourrait appeler le modèle de la lyrique-romantique.

Non : la question des deux écoles n'est pas encore vidée, pour qu'on puisse se ranger franchement du côté de l'une ou de l'autre ; on dirait cependant que cette question, qui paraissait sommeiller, va être quelque part réveillée, et il faut espérer qu'enfin on la resoudra tout de bon. Nous reservons notre vote ; en attendant, c'est comme pièce de curiosité, ou, mieux encore, c'est comme une des pièces du procès que nous publions cette nouvelle traduction de *Lénoire*.

X.



LENORE



Debout au lever de l'aurore,
Et pâle d'un songe effrayant :
« Cher Wilhem, » s'écriait Lénore,
« Es-tu mort ou bien inconstant ? »
Wilhem, qui suivit la bannière
De Frédéric le vaillant roi,
N'a pas écrit depuis la guerre :
« Je vis encor ; pensez à moi. »

Oubliant leurs longues querelles,
Deux grands rois, rivaux glorieux,
Abjurent leurs haines mortelles
Et de la paix serrent les nœuds.
Quittant les plaines martiales,
Palmes en main, tous les guerriers,
Au son des tambours, des cymbales,
Joyeux regagnent leurs foyers.

Partout accourt, partout se presse,
En flots bruyans, tumultueux,
Une foule dont l'allégresse
Répond à leurs chants belliqueux.
On embrasse, on embrasse encore
Un fils, un père, un fiancé ;
On bénit Dieu . . . mais pour Lénore
Tout est mort, tout est glacé.

Pleine d'une crainte mortelle,
Elle interroge tous les rangs :
Wilhem, Wilhem, sa voix t'appelle :
Nul ne répond à ses accens ;
Et lorsqu'ainsi l'année entière
Eut passé, passé jusqu'au soir,
Lénore tombe sur la terre
En se tordant de désespoir.

Près d'elle accourt sa vieille mère :
« Qui peut donc causer ta douleur ?
» Dans mes bras, viens que je te serre,
» Prions ensemble le Seigneur. » —
« Ma mère, le malheur m'accable,
» Le monde n'est plus qu'un néant.
» Le Seigneur est impitoyable ;
» Malheur, malheur à votre enfant ! » —

« Dieu clément, vois-nous sans colère !
» Allons, mon enfant bien-aimé,
» Au ciel adresse ta prière
» Et le ciel sera désarmé. » —
« Vaine erreur, fol espoir, ma mère !
» Dieu m'a retiré son appui !
» J'ai prié ; qu'a fait ma prière ?
» Que servirait-elle aujourd'hui ! » —

« Le Dieu du ciel est un bon père,
» Il vient en aide à ses enfans :
» D'un prêtre le saint ministère
» Calmerait tes chagrins cuisans. » —
« Le mal qui me brûle, ma mère,
» Braverait ses pieux efforts :
» Nul sacrement n'ouvre la terre
» Pour en faire sortir les morts. » —

« Si dans la lointaine Hongrie
» Ton Wilhem a trahi sa foi,
» Et s' il a pris une autre amie
» Quand il devait n' aimer que toi :
» Laisse aller cette ame infidèle ;
» Et lorsqu' elle s' affranchira
» De son enveloppe mortelle,
» Son parjure la brûlera. » —

« Pour moi tout est fini, ma mère,
» Tout est fini, tout est perdu ;
» La mort est tout ce que j' espère ;
» Hélas ! je n' ai que trop vécu .
» Éteins-toi, ma triste lumière,
» Dans les ténèbres du tombeau !
» Non, Dieu pour moi n' est pas un père ;
» Il me frappe comme un bourreau. » —

« Dieu de bonté, juge suprême,
» Ne damne pas un pauvre enfant :
» Sans le savoir, elle blasphème ;
» Pitié pour elle, Dieu clément !
» Ma fille, quelle erreur funeste !
» Abjure ton profane amour ;
» Ne pense qu' à l' époux céleste
» Qui t' attend au divin séjour. » —

- « Le ciel, l' enfer, vaine chimère !
» Que me font ces mots aujourd' hui ?
» Wilhem, c' était le ciel, ma mère ;
» L' enfer, c' est de vivre sans lui.
» Éteins-toi, ma triste lumière,
» Au sein du néant éternel ;
» Sans lui, fi du bonheur sur terre !
» Et fi du bonheur dans le ciel ! » —

Ainsi son désespoir impie
S' exale pendant tout le jour,
Querellant Dieu dans sa furie
Des souffrances de son amour.
De sa poitrine déchirée
Le blasphème sortait encor,
Quand du ciel la voûte azurée
Se parsema d' étoiles d' or.

Soudain un bruit se fait entendre :
Trap, trap, trap le pas d' un coursier !
Un cavalier vient d' en descendre
Avec un cliquetis d' acier.
La sonnette au seuil suspendue
Doucement, doucement, parla ;
Puis enfin une voix connue
A travers la porte appela :

» Holà ! qu' on ouvre ! holà, ma belle !
» Dors-tu, Lénore, ou veilles-tu ?
» As-tu le cœur faux ou fidèle,
» L' air joyeux ou l' œil abattu ? » —
« Ah ! c' est toi, Wilhem, à cette heure !
» Va, j' ai bien souffert loin de toi ;
» Depuis longtemps je veille et pleure !
» Mais d' où viens-tu donc, réponds-moi ? » —

« Je viens du fond de la Bohème ;
» Je me suis mis tard en chemin.
» Tu vas me suivre aujourd' hui même,
» Et nous serons unis demain. » —
« Entre d' abord dans ma chaumière,
» Mon bien-aimé ; j' entends là-bas
» Le vent siffler dans la bruyère ;
» Viens te réchauffer dans mes bras. » —

« Laisse siffler le vent, ma chère ;
» Entends mon éperon sonner,
» Et mon coursier battre la terre :
» Ici je ne puis séjourner.
» Viens, accours, saute, saute vite
» En croupe sur mon cheval noir ;
» Nous avons pour gagner mon gîte
» Cent milles à franchir ce soir. » —

« Quoi ! pour atteindre ta demeure,
» Cent milles en si peu de tems !
» Entends-tu ? de la onzième heure
» Vibrent encor les tintemens ! » —
« Nous et les morts, nous allons vite ;
» La lune éclaire le chemin ;
» Et je gage qu' en notre gîte
» Tu coucheras avant demain. » —

« Wilhem, où donc est ta chambrette ? » —
« Loin, loin de ces lieux. » — « Et ton lit ? » —
» Six planches et double planchette ;
» Lit paisible, simple et petit. » —
« Mais assez grand pour moi — sans doute ? » —
» Pour nous deux aussi, mon enfant.
» Viens, accours, saute et vite en route ;
» La noce est prête, on nous attend. »

Elle accourt, saute, et prend sa place
Sur la croupe du noir coursier ;
Puis ses bras d'ivoire elle enlace
Autour de son cher cavalier.
Houra ! houra ! leur fougue ardente
Semble égaler celle des vents ;
Et sous leur course haletante
Volent les cailloux sautillans.

A droite, à gauche sur leur route,
Champs, vallons, côteaux, tout fuyait :
Et des ponts la sonore voûte
Sous leur brûlant galop tremblait.

« Houra ! houra ! les morts vont vite :
» La lune brille sur ces bords.
» As-tu peur des morts, ma petite ? » —
« Non, mais pourquoi parler des morts ? »

Entendez-vous dans les ténèbres
Des corbeaux les lugubres cris ?
Entendez-vous ces chants funèbres ?
« *De profundis, de profundis !* »
C' est un convoi : la cloche sonne,
Et le plain-chant plus près, plus près,
Ressemble au concert monotone
Des hôtes obscurs des marais.

« Lorsque la nuit sera passée,
» Portez en terre votre mort !
» Moi, j' emmène la fiancée
» Qui, jeune, s' unit à mon sort.
» Viens, sacristain ! venez, vous autres !
» Entonnez les chansons d' hymen !
» Curé, laisse tes patenôtres,
» Et viens nous bénir de ta main. »

Alors plus de chant funéraire ;
Cercueil, linceuil, ont disparu ;
Sur ses pas, prompts à lui complaire,
Vîte, vîte, tous ont couru :
Du coursier la fougue croissante
Semble égaler celle des vents,
Et sous sa course haletante
Volent les cailloux sautillans.

A droite, à gauche sur leur route
Fuyaient les champs, les monts, les bois,
Comme sur la céleste, voûte
L' éclair brille et meurt à la fois.
« Houra ! houra ! les morts vont vite ;
» La lune brille sur ces bords.
» As-tu peur des morts, ma petite ? » —
» Non, mais laisse en repos les morts. »

Autour d' une hideuse roue,
Appareil des gibets sanglans,
D' esprits une bande se joue ;
Enfans de l' air, corps transparens.
« Ça, ça, canaille, avance, avance ! »
» Je vais me marier demain ;
» Suis-nous, et par ta folle danse
» Tu célébreras notre hymen. »

Et du noir gibet détachée,
La bande suit, en bruissant,
Comme la feuille desséchée
Au souffle du vent mugissant.
Du coursier la fougue croissante
Surpasse alors celle des vents,
Et sous sa course haletante
Volent les cailloux sautillans.

Oh ! comme fuyaient les contrées
Que leurs pas brûlans sillonnaient !
Oh ! comme aux plaines éthérées
Les étoiles tourbillonnaient !
« Houra ! houra ! les morts vont vite ;
» La lune brille sur ces bords ;
» As-tu peur des morts, ma petite ? » —
« Ah ! de grace, laisse les morts. » —

« Alerte, mon coursier rapide ;
» Déjà je sens l' air du matin ;
» Déjà le sablier se vide ;
» Le coq chante dans le lointain.
» Enfin, j' aperçois notre gîte ;
» Le lit nuptial est tout prêt.
» Je te l' ai dit, les morts vont vite ;
» Voici le terme du trajet. »

Devant une porte on s'arrête,
Porte en fer, aux lourds cadenas.
Il la frappe, et sous sa baguette
Les verroux volent en éclats.
Le double battant crie et s'ouvre,
Et la lune aux rayons sanglans
Dans l'espace infini découvre
Des tombeaux blanchis par le tems.

Soudain, ô prodige, ô mystère !
Du cavalier le vêtement
Pièce à pièce tombe en poussière,
De lui-même se consumant :
Sans chair et sans cheveux, sa tête
N'offre plus qu'un crâne et des os,
Et son corps n'est plus qu'un squelette
Portant une horloge, une faux.

Le coursier hennit et se dresse ;
De ses naseaux le feu jaillit ;
Puis sous la terre, qui s'affaisse,
Il s'enfonce, s'anéantit.
Un hurlement sort de l'abîme ;
Un hurlement gronde dans l'air :
Lénoire, tremblante victime,
Lutte entre le ciel et l'enfer.

Puis autour d' elle, en cercle immense,
Aux clartés de l' astre couchant,
Les esprits commencent leur danse,
Répètent ce lugubre chant :

- « Sans blasphème souffre sur terre
- » Le mal par le ciel envoyé :
- » Ton corps n' est plus qu' une poussière ;
- » Que Dieu de ton ame ait pitié. »

